

21° FESTIVAL
INTERNATIONAL DU
FILM D'HISTOIRE
PESSAC

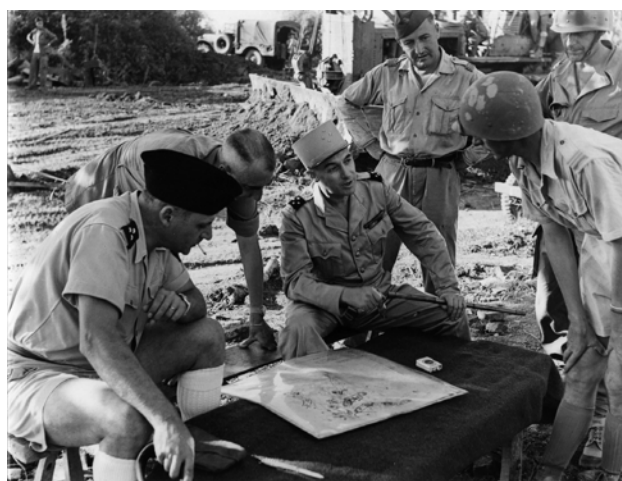


La Fin des Colonies
DU LUNDI 15 AU LUNDI 22
NOVEMBRE 2010

—w—
CLASSE PASSEPORT
La Guerre d'Indochine
—w—



LA 317ème SECTION - 1965



DIEN BIEN PHU - 2004

LA 317ème SECTION
Un film de Pierre Schoendoerffer

DIEN BIEN PHU
Un film de Patrick Jeudy



Un dossier pédagogique conçu par Fabienne Helbig et Virginie Courrèges
pour la 21ème édition du festival international du film d'histoire



La 317^e Section

Présentation générale page 3

1. Générique
2. Synopsis
3. Le réalisateur : Pierre Schoendoerffer
4. Conditions de tournage
5. La 317^e Section et la Cinémathèque, premiers éléments d'analyse

Approches du film page 7

Quelques éléments d'analyse cinématographique

1. Un film de guerre
2. La structure
3. Une adaptation du roman *La 317^e Section*, de Pierre Schoendoerffer
4. Les protagonistes et les lieux
 - a) Les personnages
 - b) Le lieu : la jungle indochinoise
5. Analyse filmique d'une séquence clef : la fin de la 317^e, la fin du film, la fin de la guerre...

Dien Bien Phu, le rapport secret

- | | |
|------------------------------------|---------|
| I. La Guerre d'Indochine. | page 14 |
| II. Patrick Jeudy. Une enquête. | page 15 |
| III. Le film | page 20 |
| IV. Qu'est-ce qu'un documentaire ? | page 29 |

La 317^e Section, Pierre Schoendoerffer

PRESENTATION GENERALE

1. Générique et distribution

Générique

- Réalisation : Pierre Schoendoerffer
- Scénario et dialogues : Pierre Schoendoerffer d'après son roman éponyme
- Production : Georges de Beauregard et Benito Perojo
- Photographie : Raoul Coutard
- Son : Jean Nény
- Musique : Pierre Jansen et Gregorio García Segura
- Montage : Armand Psenny
- Date de production : 1964
- Date de sortie en France : 31 mai 1965
- Film franco-espagnol
- Genre : guerre
- Format : 1.66
- Durée : 1h34 (version française) ou 86 minutes (version espagnole)

Distribution

- **Jacques Perrin** : le sous-lieutenant Torrens
- Bruno Cremer : l'adjudant Willsdorff
- Pierre Fabre : le sergent Roudier
- Manuel Zarzo : le caporal Perrin
- Boramy Tioulong : le sergent supplétif Ba Kut

2. Synopsis

En 1954, en pleine guerre d'Indochine, la 317^e section locale supplétive doit abandonner le petit poste de Luong Ba à la frontière du Laos, et rallier Lao Tsai à cent cinquante kilomètres plus au sud, à travers la forêt hostile et les forces Viêt-Minh qui déferlent sur les Français. Elle est commandée par le jeune sous-lieutenant Torrens qui est secondé par l'adjudant Willsdorff, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Au cours de cette fuite ponctuée d'embuscades et de morts, le respect hiérarchique qui unissait les deux hommes se transforme en amitié.

3. Le réalisateur : Pierre Schoendoerffer

Pierre Schoendoerffer, né en 1928 à Chamalières (Puy-de-Dôme), est un **scénariste, réalisateur et romancier** français. Lauréat de l'**Académie française**, primé par un **Oscar** et un **César**, il est membre de l'Institut (**Académie des beaux-arts**).

Après avoir passé plusieurs mois comme matelot sur un caboteur suédois, Pierre Schoendoerffer s'engage dans le Service Cinématographique des Armées en 1952 en tant que caméraman. Il se bat en Indochine, est fait prisonnier dans le camp retranché de Dien Bien Phu, puis, libéré, devient reporter-photographe de guerre pour des magazines américains.

En 1956, Pierre Schoendoerffer, marqué par ses années au cœur de divers conflits internationaux, entame une carrière placée sous le signe du film de guerre. Il co-réalise avec Jacques Dupont un documentaire tiré d'un scénario de Joseph Kessel, *La Passe du diable*, tourné en Afghanistan. Un an plus tard, il repart au Vietnam et tourne le court métrage *Than LePêcheur*.

De retour en France, il réalise deux adaptations de romans de Pierre Loti, *Ramuntcho* et *Pêcheurs d'Islande* puis retrouve son métier de reporter, privilégiant le travail documentaire dont il gratifie régulièrement le petit écran. L'année 1963 marque le retour du cinéaste au cinéma avec *La 317^e Section*, nouvelle plongée dans le conflit vietnamien tiré de son propre roman. Il signe ensuite *Objectif 500 millions* et le documentaire *La Section Anderson* deux ans plus tard, sur la guerre d'Indochine, qui se voit auréolé de l'Oscar dans sa catégorie.

En 1977, Pierre Schoendoerffer adapte un autre de ses romans avec *Le Crabe tambour*, porté par Jean Rochefort et Jacques Dufilho, respectivement récompensés du César du Meilleur acteur et du Meilleur second rôle masculin. En 1982, il met en scène *L' Honneur d'un capitaine* puis s'octroie une longue parenthèse de dix ans avant de livrer l'autobiographique *Dien Bien Phu*, basé sur son expérience au Vietnam. En 2004, il retrouve Jacques Dufilho pour *Là-haut*, adapté de son dernier roman.

Filmographie

Réalisateur

- 1958 : *La Passe du diable*
- 1959 : *Ramuntcho*
- 1959 : *Pêcheur d'Islande*
- 1963 : *Attention ! Hélicoptères*
- 1965 : *La 317^e Section*
- 1966 : *Objectif 500 millions*
- 1967 : *La Section Anderson* (documentaire)
- 1977 : *Le Crabe-tambour*
- 1982 : *L'Honneur d'un capitaine*
- 1992 : *Diên Biên Phu*
- 2004 : *Là-haut, un roi au-dessus des nuages*

4. Conditions de tournage

Tourné au Cambodge, c'est un des rares films réalisés sur la guerre d'Indochine. Pierre Schoendoerffer qui a été cinéaste aux armées pendant cette guerre et a notamment participé au siège de Diên Biên Phu, a voulu donner une expression réaliste, quasi documentaire, à son film.

Pierre Schoendoerffer veut donc faire un film "vrai" sur la guerre d'Indochine. Il décide donc d'imposer à son équipe une discipline toute militaire. Les camions et le matériel lourd sont donc abandonnés, aucune grue n'est utilisée pour les mouvements de caméra, toujours portée à l'épaule afin de donner une vision "à hauteur d'homme" de la guerre. *« Je voulais que la caméra soit un soldat invisible. »*, selon les mots du réalisateur, *"Je voulais qu'on reste tout le temps avec la section, qu'on ne sorte pas de la jungle."* Une façon de restituer cette sensation de solitude et d'angoisse que ressent un soldat confronté à une menace qui ne montre jamais son visage. Quarante-cinq ans après sa première. L'apport de Raoul Coutard à ce film est essentiel: *« J'ai été aidé au-delà de toute mesure par le plus grand chef opérateur français, Raoul Coutard, qui a accepté de tourner dans des conditions terribles pour obtenir une photographie juste. »*

Pendant un mois les douze membres de l'équipe (acteurs et techniciens confondus) vivent à l'heure du bivouac et arpentent la jungle cambodgienne. Enfin toute l'équipe se met en marche dès l'aube et les acteurs, Jacques Perrin, et Bruno Cremer en tête, prennent des leçons de tirs auprès de leurs professeurs : Raoul Coutard (également directeur de la photographie et ancien photographe des armées durant la guerre d'Indochine) et ses assistants ayant tous appartenu au Service Cinématographique des Armées

5. Le film et la cinémathèque, premiers éléments d'analyse

« Ce film de Pierre Schoendoerffer, sans aucun doute le plus beau film de guerre du cinéma français, est une fiction documentée. L'histoire qu'il raconte est vraie, vécue dans le moindre détail. Tout y sonne juste, fruit d'une observation et d'une expérience sur le terrain même par ceux qui ont fait ce film : Pierre Schoendoerffer et Raoul Coutard, son directeur de la photographie. Ce film magnifique en noir et blanc, plus le gris des uniformes trempés et des feuillages touffus du Cambodge (là où il fût tourné), pudique et rigoureux, porte les traces de leur expérience militaire durant les affrontements de Mai 1954, c'est-à-dire les derniers jours de la chute de Diên Biên Phu, décisive défaite militaire française. »

Serge Toubiana, Directeur général de la Cinémathèque française

Entretien avec le réalisateur lors de la restauration du film

Comment vous êtes-vous retrouvés à restaurer 'La 317^e Section' ?

Pierre Schoendoerffer : C'est d'abord la volonté de la Cinémathèque, de son président Costa-Gavras et de son directeur Serge Toubiana. Moi j'ai reçu cette nouvelle comme quelque chose d'inimaginable. La qualité des gens qui se sont occupés de cette affaire, qui se sont intéressés aux moindres détails, aux moindres nuances du film. Raoul Coutard, le directeur de la photographie, a joué également un rôle primordial dans cette aventure, en prenant en charge la restauration des images.

Costa-Gavras : La Cinémathèque conserve, bien sûr, mais restaure également environ 40 à 50 films par an. Et chaque année, nous souhaitons présenter au Festival de Cannes une belle restauration d'un grand film du patrimoine. Nous avons commencé il y a deux ans avec '*Lola Montès*', puis il y a eu '*Pierrot le fou*'. Cette année, nous sommes tous tombés d'accord sur le choix de '*La 317^e Section*'. Un film magnifique, tant par sa forme que par son contenu. Nous avons donc commencé à chercher des éléments. Les négatifs n'étaient pas de bonne qualité, trop usés par le tirage de trop nombreuses copies. Mais nous avons trouvé ce qu'on appelle un "marron" (*une copie de sécurité, nldr*) qui a servi d'élément de départ pour le travail sur l'image. Et pour les éléments qui nous manquaient, on est allés chercher de très bonnes copies ici et là. Raoul Coutard a suivi ça de très près et est parvenu à trouver la couleur juste, la finesse des teintes que lui et Pierre désiraient à l'époque.

En quoi '*La 317^e Section*' se démarque-t-il des autres films du genre ?

CG : D'abord, la volonté du metteur en scène de faire un film documentaire avec des acteurs de fiction. Et par ailleurs, la qualité du chef opérateur de s'adapter à cette volonté du metteur en scène pour offrir un rendu "documentaire". Cet alliage entre le réalisateur et le directeur de la photographie est tout simplement exceptionnel sur ce film, qui a véritablement marqué le genre. Depuis, cette approche artistique a fait des émules. Et de nombreux films de guerre américains, notamment, s'inspirent de ce style très réaliste.

Jacques Perrin : Pierre a réussi un véritable tour de force. Faire un film de guerre sans jamais montrer l'ennemi. On aperçoit tout au plus trois silhouettes sur une colline dans l'une des séquences. Rien de plus. Là est je pense toute la force de l'œuvre qui parvient à parfaitement retranscrire l'isolement des soldats, leurs peurs, leurs angoisses.

PS : la caméra devait jouer le rôle d'un soldat invisible. Elle ne devait pas montrer plus que ce que voyaient les soldats. De la même façon, elle ne devait pas être vue de l'ennemi. Je ne voulais pas que la caméra ait le don d'ubiquité. D'autres films ont choisi ce point de vue et c'est très bien. Mais ce n'était pas mon propos. Je voulais évoquer ce sentiment de claustrophobie dans lequel la 317^e section s'enferme peu à peu. Finalement, j'ai fait du cinéma comme on fait la guerre.

Propos recueillis par Mathieu Menossi pour Evene.fr - Mai 2010

APPROCHES DU FILM

1. Un film de guerre

« Une autopsie, un rapport de gendarme, voilà ce que j'ai voulu faire avec *La 317^e Section*. Ce n'est pas que je me sente une âme de brigadier de gendarmerie, mais j'ai voulu éviter une série de tics, de lieux communs, d'idées générales, qu'on a répandus indéfiniment et qui contribue à donner une idée fautive de la guerre, car tous ces problèmes, on se les pose après. C'est une approche a posteriori... J'ai voulu esquisser un portrait de la guerre d'Indochine, de la manière dont elle s'est déroulée, du genre d'individus qui la faisaient, et j'ai tenté d'élargir le problème, de montrer la guerre et le comportement des hommes qui la font. [...] Un cheminement vers la mort d'un groupe d'hommes, pendant lequel ils traversent un certain nombre de vallées, de déserts et de mers de larmes », Pierre Schoendoerffer, cité par P. Venesson, in *Guerres et soldats au cinéma*, ed. L'Harmattan)

a) La guerre d'Indochine

Amorcée sous le Second Empire, la conquête de l'Indochine par la France est achevée sous la III^e République. A partir de 1940, les autorités coloniales sont soumises à des pressions croissantes des dirigeants politiques et militaires japonais. L'Indochine reste sous contrôle du gouvernement de Vichy jusqu'en mars 1945. Déclarée indépendante, mais initialement sous influence japonaise, l'Indochine est progressivement placée à nouveau sous souveraineté française. L'arrivée des premiers éléments du corps expéditionnaire commandé par Leclerc en octobre 1945 marque le début de la guerre d'Indochine, qui se poursuivra jusqu'aux accords de Genève, signés le 20 juillet 1954. Ce conflit long et complexe aura des répercussions profondes aussi bien sur les militaires français et sur leur manière d'envisager les conflits armés de l'époque, que sur la guerre d'Algérie, tout comme sur l'engagement américain au Vietnam et ses implications jusqu'aujourd'hui. (*Guerres et soldats au cinéma*, P. Venesson, ed. L'Harmattan)

Cette guerre occupe une place centrale dans l'œuvre de Pierre Schoendoerffer. Il y a en effet participé en tant qu'engagé volontaire en 1952 comme caméraman au Service Cinématographique de la Presse aux Armées. Il couvre pendant trois ans les combats, est capturé et après sa libération, reste au Vietnam comme correspondant de *Life*. Cette guerre sert donc de toile de fond ou est le sujet principal de la majeure partie de ses œuvres de fiction : *La 317^e Section*, *L'Adieu au roi*, *Le Crabe-Tambour* et *Diên Biên Phu*.

b) Un film de guerre

Qu'est-ce qu'un film de guerre ? A cette question, nos élèves pourraient répondre que ça se passe pendant une guerre, qu'il y a beaucoup d'actions, de combats, du sang et de l'héroïsme. Force est de constater que *La 317^e section* ne cadre pas complètement avec les horizons d'attente de nos élèves... Pierre Schoendoerffer filme bien un conflit, des actions et des combats, une forme d'héroïsme, mais l'utilisation du noir et blanc atténue la violence du rouge et du vert, et attire le regard du spectateur vers la lumière et une ambiance qui n'est pas sans rappeler celles des actualités cinématographiques des années 1950, référence que nos élèves n'ont pas... De plus, il filme à hauteur d'homme, caméra à l'épaule, sans effet de mouvement, de profondeur de champs, sans dramaturgie martiale. Enfin, ses personnages représentent plus des archétypes de guerriers que des personnages avec un passé et une psychologie fouillée auxquels on pourrait s'identifier, et/ou on pourrait s'attacher. Alors de

quoi s'agit-il ? D'être avec, d'être dans, d'être la 327^o section... Comme le dit Pierre Gabaston, dans sa monographie sur ce film *La 317^o Section, film de guerre, ou la longue marche des hommes* : « Pas une information, pas la moindre, qui ne nous [les spectateurs] parvienne autrement que par les yeux et les oreilles de Torrens, Willsdorff, Perrin ou de leurs supplétifs. Il nous faut donc réagir et penser comme les soldats eux-mêmes. Leur incertitude devient la nôtre. Jamais nous ne savons, sur le plan de la connaissance immédiate, ce qui peut surgir d'un plan à l'autre, jamais nous ne pouvons nous prévaloir d'un quelconque avantage sensoriel sur les hommes de la colonne ? Nous comptons sur eux. Leurs préoccupations pour assurer leur retraite ne concorde les nôtres. Nous considérons les mêmes choses. Nous n'avons droit à aucun privilège. Nous ne sommes jamais une conscience supérieure ou démiurgique par rapport à la section. La caméra n'est sûre de rien. Elle ne commande rien, ni ces hommes, ni à ces hommes. C'est l'usage, ici. Ce qu'elle scrute ou redoute, c'est ce que Torrens, Willsdorff, Kut ou nous-mêmes, par la force des choses, nous examinons. Elle est un personnage soumis aux mêmes obligations que les soldats ; plus anonyme, c'est la seule différence. Un soldat est dans le cadre ? Il marche ? Il respire ? Il est en vie apparemment. Le plan suivant, personne ne peut lui garantir qu'il le sera encore. Et on avance comme ça, plan par plan. Il y a des pertes le long de la piste. Pour tout le monde, l'ennemi reste invisible, exaspérant. La nature exerce sur nous son pouvoir inquiétant. Or elle nous submerge. Pas question de compter sur la caméra. Elle n'est pas là pour nous tirer d'affaire. Nous restons seuls à la fin du film. La 327^o section se désagrège sous nos yeux. La nature reprend ses trois survivants. L'Histoire abaisse le rideau de sa tragédie. » Cette sobriété est donc programmatique d'une esthétique de la proximité et du dire vrai, quasi documentaire, qui brouille les pistes de lecture du spectateur, le force à assouplir un peu ses attentes cinématographiques et l'invite à une expérience crépusculaire et peut-être datée, mais vivace. C'est ce qui fait que ce film occupe une place toute particulière dans l'histoire du cinéma français, mais aussi dans le cinéma de guerre en général.

2. Quelques éléments d'analyse cinématographique

a) La structure

Le film est construit selon l'avancée de la section : du jour où elle quitte le fort de Luong Ba, le mardi 4 mai 1954, à 18 heures, à sa destruction, le lundi 10 mai, à 15 heures. Pas tout à fait dix jours de marche, rythmés par l'attaque d'une colonne du Vietminh, la marche forcée avec les blessés vers le poste de Tao Tsai, les morts successives des blessés, les pauses sur les collines, dans un village, le passage d'un guet, le parachutage de vivres et de médicaments, l'ultime attaque et la destruction.

b) Une adaptation du roman *La 317^o Section*, de Pierre Schoendoerffer

Pierre Schoendoerffer fait paraître son roman *La 317^o Section* en 1963, aux éditions de La Table Ronde et le porte à l'écran en 1965 et reçoit pour son scénario la Palme du Festival de Cannes.

C'est donc une adaptation très fidèle que Schoendoerffer réalise de son propre roman ; il condense juste l'éventail temporel sur six jours de mai, son roman commençant le dimanche 26 avril, 17h30 et finissant le lundi 4 mai, 13 heures ; cette concentration dramatise un peu plus la tragédie vécue par les hommes de la 317^o section et de surcroît cela permet au réalisateur de faire cadrer la défaite et la destruction de cette section avec celle, plus large, de l'armée française à Diên Biên Phu, dont la chute est datée du 8 mai.

c) Les protagonistes et les lieux

1. Les personnages

Le sous-lieutenant Torrens : c'est le type même du jeune officier tout droit sorti de son école d'officier, ici Saint-Cyr, qui est encore tout plein de ses principes enseignés à l'école, sans expérience de terrain et ayant une envie presque enfantine et en tout cas dangereuse, voire inconséquente, d'en découdre. On n'en sait pas beaucoup plus sur lui, tout comme il ne semble pas en savoir beaucoup sur le pays dans lequel il a été envoyé, ni même sur ses soldats. Il est comme flottant, mais non sans une certaine gravité, qui se fait jour en particulier à la fin du film dans son choix du suicide.

L'adjudant Willsdorff : c'est le baroudeur qui en a vu d'autres, qui a l'expérience du terrain, qui a des connaissances autant tactiques que médicales, ou encore humaines. Il essaie de rectifier les initiatives de son supérieur, ou de le dissuader d'en prendre de trop inconséquentes, mais il obéit au final, et va même jusqu'à admirer celui-là même qu'il avait remis en question. Comme dans la Comédie Humaine de Balzac, Schoendoerffer fait exister ses personnages d'un film à un autre et c'est Willsdorff qui est évoqué dans *Le Crabe-Tambour* : il est en fait le frère du Crabe-Tambour et on assiste à son enterrement en Alsace.

Roudier : c'est le blessé, le blanc blessé. Il est à la fois un fardeau, mais aussi le symbole de l'honneur du gradé qui veut être fidèle à ses principes. Au final, comme l'avait annoncé Willsdorff, il mourra, épuisé par la souffrance de sa blessure au ventre mais à l'abri dans un village et soulagé par la prise d'opium.

Perrin, le radio : il incarne le lien avec l'extérieur, avec le commandement et donc la métropole. Il voudrait bien prendre part au combat, mais ce n'est pas là son rôle, comme le lui rappelle Willsdorff sur la colline, après le premier revers de la section. Comme les autres soldats, il est lui aussi tributaire des conditions déplorables qu'offrent la jungle indochinoise, que ce soit pour les combats, ou que ce soit pour capter les bonnes ondes. Ainsi il capte Macbeth, au lieu des nouvelles de Tao Tsai, ou encore de Diên Biên Phu... Il mourra avec l'ensemble de la section.

Ty Kut, sergent supplétif : C'est le seul gradé indochinois de la section ; visiblement très proche de Willsdorff, à qui il obéit sans hésiter et à qui il cherche à ressembler (voir le port du foulard blanc autour du cou), il fait partie de des trois ou quatre qui s'en sortiront. Il connaît bien le terrain et ses hommes, qu'il nomme à Torrens quand cela s'avère nécessaire.

Pour l'analyse des rapports entre Torrens et Willsdorff, je vous renvoie encore au très bel article déjà cité plus haut de P. Vennesson qui y consacre une partie entière et que je ne peux citer in extenso : « *jeune officier et sous-officier expérimenté : le face-à-face* ».

2. Le lieu : la jungle indochinoise

L'action du film se situe en pleine jungle, entre le poste de Luong Ba, sur la frontière du Laos et le nord est du pays, vers la région occupée par les Moïs, en passant tout près du poste de Tao Tsai qui était plus au sud.

Le lieu du tournage, quant à lui, se situe dans la jungle cambodgienne, grâce à la permission du Prince Norodom Sihanouk.

D'emblée, le générique place cet univers sous le signe de la densité animale (gros plan sur les fourmis), végétale (travelling panoramique sur la forêt tropicale s'étendant à l'infini) et aquatique (plongée sur les marécages reflétant sans trace visible de frontière le ciel). Tout se passe comme si l'horizon était bouché, bouclé, et comme s'il n'y avait plus aucun des repères habituels de l'homme ; le haut et le bas, la droite et la gauche. Chaque arbre se ressemble, les distances semblent immenses à un Torrens épuisé et perdu dans cette forêt interminable et porteuse des ennemis. Même les sons sont agressifs, inquiétants (cri de singe très aigu, chant d'oiseaux gutturaux et étrangement répétitifs), seule leur absence peut signifier l'approche de l'ennemi, mais du coup signale peut-être aussi la vôtre.

L'enfer vert dans lequel s'enfonce la 317^e section ne peut que représenter leur engloutissement définitif, comme un immense organisme près à digérer « le blanc », afin que seul « le jaune » reste (anecdote qui sera par ailleurs reprise dans le film de Coppola, *Apocalypse now redux*).

- d) Analyse filmique d'une séquence clef : la fin de la 317^e, la fin du film, la fin de la guerre...

Il m'a semblé difficile de ne pas choisir cette ultime séquence pour la présenter dans ce dossier. En effet, elle me semble concentrer les thèmes (au sens musical du terme) de prédilection de Schoendoerffer, et donc les clefs de lecture de cette œuvre parfois un peu aride : une vision à hauteur d'homme, une grande pudeur et un héroïsme délicat et discret. Mais elle recèle aussi des contre-points un peu inattendus de la part d'un réalisateur mesuré et très fortement tenté par le documentaire et la parole vraie : on trouve donc aussi dans cette séquence une part de dramatisation (dans l'utilisation de la plongée notamment), voir de lyrisme et une sorte d'envolée épique, certes discrète et fugace, mais là.

Cette séquence dure presque six minutes et demi, et elle est constituée de trente plans, ce qui marque, dans le montage du film, une forme d'accélération révélant l'emballement du destin pour les soldats de la 317^e section.

Dès le premier plan, nous sommes de face, en plan d'ensemble ; nous voyons arriver la colonne dirigée par Torrens ; à l'arrière-plan, une rivière, partout, encadrant les hommes la végétation (grande branche d'arbre cadrant le premier plan) : les hommes sont cernés, ils n'ont pas d'échappatoire et ne peuvent qu'avancer. Les dés sont jetés.

Le son est off, puisqu'il s'agit de la musique de Pierre Jansen, ici, sans voix. Elle est entêtante, lancinante, disant la fatigue des soldats, leur lassitude après tous ces jours de marche et ces vicissitudes ; elle est ponctuée de vent au son plus grave, semblant annoncer la catastrophe.

La caméra suit les soldats, et surtout Torrens afin qu'ils ne sortent pas du champ. On voit donc le lieutenant de dos et l'on découvre avec lui (en plan large) un petit cirque de roche, clôturé par une magnifique cascade. Le théâtre des opérations est planté. On se rend compte alors que Torrens n'est pas à la tête de la section, mais que la première partie est déjà là, prostrée sur le sol de pierre, épuisée.

Torrens s'assoit.

Au 2^e plan, gros plan sur le visage fatigué de Torrens. Nous sommes en légère plongée, comme si nous étions un soldat proche de lui et pas encore assis. On le voit regarder autour de lui et on suit son regard :

3° plan : en contre-plongée, des arbres dont la frondaison semble envahir tout l'espace, on n'aperçoit qu'un petit bout de ciel. La caméra tourne, s'arrête sur la cascade qui ferme elle aussi l'espace, puis aborde l'autre rive, elle aussi saturée de végétation.

4° plan : retour au gros plan sur le lieutenant accablé par la chaleur et la fatigue ; il sourit faiblement à la caresse du soleil, son regard se tourne vers l'astre éblouissant, comme pour échapper à cet espace clos. C'est un regard que l'on retrouvera plus tard, quand Torrens ne pourra plus se relever.

Il boit, crache, se tord de douleur (il est accablé d'une dysenterie terrible depuis plusieurs jours). Nulle satisfaction, même étancher sa soif, ne semble plus lui être autorisée. Son chemin de croix se poursuit.

Au 5° plan, nous découvrons une vue tout à fait inhabituelle dans ce film, une plongée avec une grande profondeur de champ. La caméra est derrière Willsdorff et un supplétif, en haut de la cascade et l'on regarde avec eux l'arrivée de Torrens et du reste de la section. On voit bien ce que cet espace a de dangereux de par sa configuration dégagée et close à la fois. C'est une véritable scène de théâtre...

6° plan : plan resserré sur Torrens qui se relève difficilement, tous les autres sont assis derrière lui. La lassitude de la section est alors palpable. La caméra se rapproche et nous montre Torrens en plan américain, comme un cowboy fourbu, qui fait se relever ses soldats. La musique semble alors encore plus lancinante. Le sol sur lequel se reposent les soldats apparaît dans toute sa minéralité et son inconfort, mais peu importe ! les hommes ne veulent pas le quitter et ils y seront bientôt effondrés, définitivement. Mais n'allons pas trop vite et faisons comme les autres et suivons Torrens...

7° plan : gros plan sur Willsdorff qui observe la manœuvre d'un œil inquiet et tout d'un coup le son in revient et ce sont les paroles de ce dernier que l'on entend alors, comme si les ordres du lieutenant (dans le plan précédent, il est clair qu'il dit aux hommes de se lever) avaient déjà perdu de leur force, comme s'il était déjà condamné...

8° plan : gros plan sur Kut à qui s'adressait Willsdorff.

9° plan : à nouveau plongée et les deux hommes quittent le champ de la caméra qui les suit par un mouvement lent. On entend alors des tirs.

10° plan : Les deux hommes retournent sur leur pas pour voir ce qui se passe.

11° plan : vue en plongée sur le combat ou plutôt sur le carnage : fumées, coups de feu, tirs de mortier, cris. La 317° section n'a aucune chance, elle est visible comme sur un champ de tir et sa réactivité est inversement proportionnelle à sa fatigue...

12° plan : Kut de dos, en un plan d'ensemble ; Wilsdorff donne l'ordre de descendre.

13° plan : plongée sur le combat : les hommes, indistincts, tombent un à un ; on remarque, en bas, à gauche, deux silhouettes qui convergent vers une troisième qu'elles cherchent à protéger et qu'elles finissent par mettre à couvert.

14° plan : Les coups de feu s'espacent ; c'est déjà fini, c'est allé si vite ! Ce plan apparaît en fondu enchaîné, comme s'il ne fallait pas perdre de temps avec Torrens. On voit en plan

moyen Kut et Willsdorff qui portent le lieutenant. La caméra se rapproche du visage de Torrens qui semble presque inconscient. Les coups de feu faiblissent encore.

15° plan et 16° plan (pas très raccord) : on voit Willsdorff portant son supérieur et qui le dépose au sol. Ce dernier souffre, son sergent l'ausculte et se préoccupe de sa souffrance. Torrens a alors cette réponse « c'est dégueulasse ! », qui semble non pas porter sur son sort à lui, mais sur la tragédie que sa section vient de vivre. Il se vit à l'aune du groupe dont il est responsable, il semble monter vers le statut de héros sacrifié. Mais le baroudeur va lui rappeler les évidences de la guerre.

17° plan : Gros plan sur Willsdorff, à la fois cynique et désolé, qui rappelle que c'est ça la guerre et que les ennemis sont de vrais combattants, rappelant ainsi que l'échec de cette dernière est peut-être due à une tendance certaine de l'Etat major Français à sous estimer l'adversaire...

18° plan : Nouvelle plongée sur le cirque, où plus rien ne bouge.

19° plan : retour à Willsdorff qui propose à Torrens de le porter.

20° plan : gros plan sur le haut du buste de Torrens, en légère plongée, comme si le spectateur était à la place de l'Alsacien, ou tout près. Son visage sali par le combat n'a pas perdu sa pureté enfantine. Sa médaille religieuse que l'on voit très bien dans son cou donne soudain à ce portrait une dimension iconique : on est en présence d'un martyr, tout nimbé d'une lumière divine, qui n'est en aucun cas celle des sous-bois tropicaux. Et c'est là qu'apparaît à mon sens un certain lyrisme, la dimension épique du film. Torrens ne regarde pas son sergent, son regard est ailleurs, « là-haut », là où il y a de l'espace et peut-être un autre destin possible, hors-champs... La transparence et la brillance de ses yeux parlent de la fièvre, de la souffrance et des larmes. Quand il dit aux survivants de partir, surtout à Willsdorff, sa parole, qui lui est restituée prend la dimension d'une parole christique... Enfin, il regarde son compagnon d'arme quand celui-ci lui explique comment ils vont pouvoir faire pour le sauver.

21° plan : plan rapproché sur Willsdorff de profil et Kut (on distingue un autre supplétif derrière l'Alsacien), c'est le moment des explications. La boucle semble se boucler puisque le sergent propose de le sauver comme Torrens avait proposé de sauver Roudier et les autres « rombières » blessés lors de l'assaut de la colonne vietminh. Mais c'est une façon aussi de dire que Torrens est condamné et que ce sauvetage est voué à l'échec...

22° plan : nouveau gros plan sur Torrens, les yeux dans le vague encore, la respiration haletante et puis vient l'aveu d'échec et de renoncement : « J'suis fatigué, j'men fous, tu sais... ». Le « petit lieutenant » a renoncé, il a vieilli avant l'âge et ce qui lui reste de mieux à faire, c'est bien encore mourir sans retarder les survivants de sa section.

23° plan : plan rapproché sur Kut, le foulard à la Willsdorff autour du cou, qui regarde Torrens avec compassion, puis cherche du regard son chef.

24° plan : Dans le plan, on voit les trois hommes, l'un couché et les deux autres accroupis autour de lui, comme pour une veillée funèbre improvisée, comme des chevaliers aux pieds du corps agonisant de leur roi. Cependant, on est en guerre et l'esprit chevaleresque n'a qu'un

temps, la sentinelle est là, en arrière plan... et Schoendoerffer ne se laisse pas longtemps aller à l'épopée.

Torrens demande une cigarette, sa drogue, la dernière cigarette du condamné à mort... Kut en trouve une, Willsdorff l'allume : toute la camaraderie, la fraternité de cette armée est là, dans ces gestes simples et sans emphase. Mais au moment où il la met à la bouche, ça recommence à tirer et la sentinelle veut partir. C'est d'ailleurs à Willsdorff qu'elle s'adresse en disant « chef » : tout est consommé, Torrens a en quelque sorte déjà disparu ; Kut n'a plus qu'à prendre ses chargeurs, à lui laisser le paquet de cigarettes ; il est désolé, mais le fait quand même. Willsdorff fait partir les deux supplétifs, puis Kut, il va partir mais Torrens le rappelle.

25° plan : le gros plan sur le visage du lieutenant est un peu plus rapproché, ses yeux se remplissent de larmes au fur et à mesure qu'il parle. Il parle de la nuit et d'une peur des bêtes, et Willsdorff comprend. La candeur d'une telle révélation dans la bouche d'un gradé nous touche et nous émeut, et ce d'autant plus que l'on imagine quand on voit le plan suivant, le côté absolument radicale et violent de la solution apportée à cette peur : la destruction par l'explosion.

26° plan : plan moyen sur les deux hommes, Willsdorff lui met une grenade dans la main et s'en va. La caméra suit les quatre hommes qui disparaissent du champ, en pénétrant une barrière de verdure.

27° plan : plan américain sur les survivants disparaissant dans les herbes, et puis c'est l'explosion, suivie de coups de feu. Les hommes reviennent sur leurs pas et regardent le résultat du suicide de Torrens. Mais ça, nous ne le verrons pas. Schoendoerffer répugne à montrer le moment du trépas, c'est trop intime pour être montré et finalement, sans intérêt cinématographique. Avec ce suicide qu'il a voulu maladroitement masquer, Torrens tente de rejoindre les héros de guerre dont les récits ont du hanter ses années d'étude. Et avec ce personnage, le réalisateur tente de redorer le blason de l'armée française fort malmené par le cinéma français et l'on peut dire avec Sébastien Denis, dans son article *Le militaire français à l'écran : un chevalier inexistant ?*, in *L'armée à l'écran, revue Cinémaction*, ed. Corlet-Télérama, que Schoendoerffer présente : « des hommes exemplaires, au risque du chromo. La guerre d'Indochine, qui reste la seule guerre dans laquelle les appelés n'aient pas été impliqués, est donc un conflit de professionnels lâchés par la nation, soldats perdus que l'on retrouve en Algérie engagés dans la défense des mêmes valeurs (la parole donnée, le courage, etc....) »

Willsdorff se reprend, pousse les hommes à repartir, il s'essuie le front.

On retrouve alors la voix off du début du film, celle de Pierre Schoendoerffer, qui énonce la fin de la 317° section avec une précision toute clinique.

Willsdorff disparaît à son tour dans les herbes et la caméra, dans un mouvement très rapide passe des herbes aux arbres.

28° plan : la forêt défile, vue d'hélicoptère, en plongée et la voix off raconte la fin de Willsdorff, en terre algérienne, lors d'un autre conflit colonial... Le Malgré nous passant ainsi sans temps mort de la Deuxième guerre mondiale, à la guerre d'Indochine et de celle-ci à la Guerre d'Algérie..., comme les derniers plans de jungle qui se mélangent les uns aux autres par un fondu enchaîné, clôturé par un fondu au noir.

Et c'est la fin de tout.

Dien Bien Phu, le rapport secret de Patrick Jeudy

- V. La Guerre d'Indochine.
- VI. Patrick Jeudy. Une enquête.
- VII. Le film
- VIII. Qu'est-ce qu'un documentaire ?

A noter : j'utilise dans de ce dossier l'abréviation DBP pour Dien Bien Phu.

I. La Guerre d'Indochine

La **Guerre d'Indochine** s'est déroulée de 1946 à 1954 en Indochine française, et a opposé les forces du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO) français, soutenu à partir de 1949 (victoire communiste en Chine) et surtout 1950 (guerre de Corée) par les États-Unis, aux forces du Viêt Minh (Front de l'indépendance du Vietnam) nationaliste et communiste, soutenu par la Chine (à partir de 1949) et l'Union soviétique. Elle s'est conclue par la victoire du Viêt Minh, sous la conduite d'Hô Chí Minh. Celle-ci coïncide sensiblement avec le début de la guerre d'Algérie, qui durera huit ans elle aussi, et qui a peut-être été encouragée par cette défaite coloniale de la France.

Elle est la première d'une suite de trois guerres qui se sont déroulées sur les territoires de l'ancienne Indochine française : elle a été suivie par la Guerre du Viêt Nam, puis par la Guerre sino-vietnamienne. Ces deux derniers conflits sont parfois appelés, respectivement, 2^e et 3^e guerres d'Indochine.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la République démocratique du Viêt Nam est créée et son indépendance proclamée par Hô Chi Minh le 2 septembre 1945 à Hanoï en présence de Bao Dai, ancien et dernier Empereur du Viêt Nam, mais la France, récemment libérée, tente de rétablir son autorité sur l'Indochine française pour reconstituer l'ancien Empire sous la nouvelle appellation d'Union française. Les négociations entre le gouvernement du Viêt Nam, que la France ne reconnaît pas en tant que tel, et celui de la France traînent en longueur, celle-ci étant réticente - en dépit des recommandations du Général Leclerc - à reconnaître au Viêt Nam son indépendance dans le cadre de L'Union française, pour des raisons de politique intérieure. Des incidents de plus en plus sérieux opposent les forces vietminh aux forces militaires françaises. À la suite du bombardement du port de Haiphong le 23 novembre 1946 par la Marine française, qui marque un revirement complet de la politique de la France à l'égard de la République démocratique du Viêt Nam, une insurrection contrôlée par le Viêt Minh éclate le 19 décembre 1946. Celle-ci se transforme en une guérilla menée contre l'armée française, puis en un véritable conflit, opposant deux armées, lorsque le Viêt Minh reçoit le soutien logistique et matériel de la Chine en 1949 et la France celui des États-Unis. Alors que cette "*sale guerre*" est de plus en plus impopulaire en métropole française, comme l'atteste les manifestations et actes de sabotage dont l'Affaire Henri Martin est la plus emblématique, c'est en 1954 que la Bataille de Diên Biên Phu scelle la défaite de la France et l'oblige à se retirer de l'Indochine, en laissant sa place aux États-Unis.

II. Patrick Jeudy. Une enquête.

1. Biographie :

Patrick Jeudy est un réalisateur et auteur de télévision français qui a réalisé de nombreux documentaires. Les archives audiovisuelles sont la matière première de cet auteur-réalisateur intéressé principalement par l'histoire française et américaine. Il s'est intéressé notamment au destin de Marilyn Monroe.

Patrick Jeudy a également été directeur de collection et réalisateur d'*Histoire de la fiction*, une série sur la fiction télévisée diffusée sur France 5, et a réalisé en 1999 la partie filmique du spectacle de Robert Hossein, *Celui qui a dit non*, spectacle sur De Gaulle.

2. Filmographie

- 1987 : *Rapho, histoire d'une famille* avec Frédéric Mitterrand
- 1991 : *Les Yeux d'Eva Braun* - texte de Gérard Miller - (sélection officielle FIPA 91) - TF1
- 1994 : *Les quatre lieutenants français* - texte de Patrick Jeudy et Louis Gardel - Canal Plus - France 3
- 1997 : *Pour l'amour de l'Inde*
- 1999 : *De Gaulle - Churchill : Mémoires de guerre*
- 2000 : *Robert Doisneau, tout simplement* - d'après les photographies de Robert Doisneau - La cinquième
- 2002 : *L'Amérique contre de Gaulle : la guerre secrète entre De Gaulle et l'Amérique entre 1960 et 1969* - France 3 - La cinquième
- 2002 : *Marilyn malgré elle* - d'après les photographies inédites de Milton Greene - texte de Gérard Miller - Arte
- 2003 : *Ce que savait Jackie* - texte de Gérard Miller - Festival du film de New York - Festival international du film de Chicago - France 3
- 2003 : *Bob Kennedy, l'homme qui voulait changer l'Amérique* - Arte
- 2004 : *Dien Bien Phu : une défaite bien française* - France 3
- 2006 : *A bomber named the Liberty Lily* - Arte
- 2007 : *Richard Nixon, l'homme que vous avez aimé haïr* - France 5
- 2008 : *Marilyn, dernières séances* - d'après l'ouvrage de Michel Schneider - France 2
- 2009 : *Eliot Ness contre Al Capone* - Arte

3. Générique

Les témoins :

- Colonel Jacques Allaire
- Capitaine Claude Barteau
- Erwen Bergot
- Général Marcel Bigeard
- Général Alain Bizard

- Colonel Alain Faure
- Brigitte Friang
- Henri Froment-Meurice
- Geneviève de Galard
- Général Pierre Gallois
- Médecin-Colonel François Gnlewek
- Alain Griotteray
- Amiral Bernard Klotz
- Raymond Le Brenn
- Colonel Jean Luciani
- Médecin général J-M Madelaine
- Général Jean-Marie Moreau
- Médecin-Colonel Jean-Louis Rondy
- Médecin-Colonel Pierre Rouault
- Colonel Jean Sassy

Texte dit par :

- Michel Duchaussoy
- Vincent Grass

Illustrations de :

Yves Beaujard

Montage :

Barthélémy Viellot

Image :

Stéphane Saporito

Igor Ochronowicz

Son :

Guy Robertson Rabarivello

Illustration sonore :

Laurent Lesourd

Documentation :

Charlotte de Luppé

Archives :

ECPA-D

Gaumont

INA

Footage Farm

National Archives

Documents Jean Sassi

Helmut Zurell

Directeur de production :

Armel Parisot

Assistante de production :
Carine Ruzzniewski

Point du jour Production
2004

4. Transcription des commentaires de Patrick Jeudy au sujet de son film

Pourquoi ce film ?

Parce que c'est le 50^{ème} anniversaire de la bataille de Dien Bien Phu, Le film est une manière de revisiter la bataille. C'est une rare guerre où l'on a autant de témoins qui peuvent raconter ce qui s'est passé.

La grande difficulté, c'est qu'il n'y a aucune image vraie de la bataille de DBP. La plupart des images ont été prises dans d'autres batailles. Ce sont des images qui ont été mises en scène du côté vietnamien. Il n'y a pas d'images, mais il y a une histoire à ça, la bataille a éclaté soudainement le 13 mars, la vraie bataille, les vrais combats, la bataille ayant commencé en novembre ; tout le monde venait à DBP pour passer le week-end à cette époque, mais à partir du 13 mars, ça devient l'enfer. Deux reporters, un cameraman et un photographe, sont là. L'un a la jambe arraché, l'autre est tué, ils sont rapatriés, et il faut attendre 2 ou 3 jours pour que soient parachutés des stars, le mythe vivant de la presse filmée, dont **Schoenderffer**. Ils vont filmer pendant toute la bataille, faire des photos, puis un jour les avions ne peuvent plus ni atterrir ni décoller ; Schoenderffer avait gardé sa pellicule mais il ne peut plus l'envoyer. Quand le camp sera pris, il détruira les images, et d'autres seront certainement cachées par lui. C'est un vrai mythe, cette histoire des images de DBP. Tous les gens qui s'intéressent à DBP ont eu un jour le fantasme de retrouver les images cachées de Schoenderffer à DBP.

Il y a quelques années, je me suis adressé au service historique du Ministère des Armées, et je suis tombé sur une chemise sur laquelle était inscrit : « le Rapport Secret, Très Confidentiel ». J'ouvre la chemise et rien. Je me renseigne et effectivement, il y a un rapport secret mais on ne peut pas l'avoir. On me conseille de faire une demande par l'intermédiaire du général qui commande les archives, et la demande remonte au ministère. Nous avons enregistré dans une salle ce rapport secret appelé « Le rapport secret de la commission d'enquête de la bataille de Dien Bien Phu » qui concerne la conduite des opérations. Tout était dedans. C'était un peu la

boîte noire de la bataille de DBP. Ce qui était passionnant, c'était d'avoir un rapport technique au plus pointu des choses.

L'enjeu, c'était d'en faire un film, voilà la vraie motivation, rendre accessible un rapport. C'est vraiment ce qui m'a plu.

Les témoins

L'Indochine, DBP, c'est l'une des dernières grandes guerres digne de ce nom, avec des combats, au sol, entre armées pour laquelle on est autant de témoins.

- le capitaine Bigeard : dans mon panthéon personnel, c'est une figure que j'aime énormément. C'est quelqu'un qui a tenu un point d'appui pendant des journées et des nuits, et puis, à un moment, on n'a plus pu le ravitailler et on lui a dit « Rends-toi ». Lui a dit « jamais », et à partir de là, avec une centaine de soldats, ils se sont équipés de sacs de patates remplis de terre, et au petit matin se sont repliés en sautant par dessus les lignes ennemies.
- le monsieur qui a l'air austère, méchant, c'est Jean Luciani, légionnaire au 1^{er} bataillon étranger parachutiste, lieutenant, puis capitaine. C'est un de ceux qui sur certaines images entraînaient ses troupes au combat. C'est ce qu'on appelle un grand soldat.
- Il y a des situations tragiques et romanesques comme ce médecin, le docteur Gindrey qui a un moment voit arriver un de ses amis d'enfance alors qu'il ampute et opère à la chaîne.

Les femmes à DBP

- Brigitte Friang, journaliste, une femme extraordinaire. A 20 ans, elle est résistante en France. Elle est arrêtée, envoyée à Ravensbruck, puis relâchée deux ans plus tard. Elle devient attachée de presse d'André Malraux, reste auprès de lui pendant longtemps, et suite à des problèmes personnels, lui demande de l'aider à partir en Extrême-Orient. Elle part en Indochine comme journaliste. Voilà une femme qui a sauté en parachute. Elle est venue à DBP évidemment avant la bataille et elle explique que cette bataille tardait à démarrer, si bien qu'à un moment, journaliste, il a fallu qu'elle aille ailleurs.

- Geneviève de Galard : convoyeuse très courageuse puisqu'elle a demandé à être remise en mission, et c'est cette mission, au-dessus de DBP qu'elle avait ratée la veille, qui fait qu'elle s'est retrouvée coincée dans le camp. Geneviève de Galard que les américains d'ailleurs ont mis en avant pour faire la public relation de l'intervention française, et de la leur par ricochets, en Indochine.
- Les prostituées : elles avaient été rapatriées, avant la bataille, de Lai Chau, un village très loin, pour secourir la garnison de DBP. Elles étaient thaï, vietnamiennes ou algériennes. C'était une tradition les prostituées qui venaient d'Algérie, de leurs villages, de régions très ciblées ; les filles venaient faire fortune, si j'ose dire, et elles repartaient vivre leur vie dans leur village. Certains militaires et certains médecins m'avaient à l'époque demandé de témoigner de ça, qu'il y avait des prostituées pendant la bataille qui avaient oublié leur vieux métier pour participer aux soins, aux corvées. Ce n'est pas un mythe qui s'effondre, et c'est bien de rappeler qu'il y avait aussi d'autres femmes qui sont mortes à DBP.

Les moyens et les hommes

On avait beaucoup de matériel en Indochine, mais pas assez. On avait de jeunes pilotes, des pilotes audacieux mais souvent inexpérimentés. Puis il y eut des problèmes au niveau de l'aviation liés aux communications. DBP était une cuvette avec du brouillard, des conditions météo difficiles et les avions avaient du mal à avoir des liaisons avec le sol. Ils se sont faits décanillés comme au tir au pigeon. Ils arrivaient toujours dans le même axe, l'ennemi se mettait en face et leur tirait dessus ; ils ne pouvaient rien faire. Ils avaient entre 20 et 30 ans. Les officiers avaient 27 ans , les lieutenants et les capitaines 32 ans. Il y a une amertume d'avoir combattu à des milliers de km de la France et d'avoir su que pendant qu'ils combattaient leurs femmes se faisaient insulter, leur matériel était saboté, et encore plus mesquin, lorsqu'ils ont été faits prisonniers, l'administration de l'armée retenait leurs frais de nourriture de leur solde puisqu'ils étaient nourris par l'ennemi. C'est avec ironie qu'ils ajoutent que la nourriture était la plus grande cause de mortalité dans les camps vietminh.

Un point commun entre ces hommes : leur courage. Dans le feu du combat, ils avouent avoir eu peur, mais comme des techniciens qu'ils sont, ils avaient des ordres à donner, des gestes à faire, qui allaient sauver des vies et en tuer d'autres. Mais c'est le jeu, comme un le dit à un

moment, « la guerre, c'est tuer ou être tué ». ils n'ont finalement pas le temps d'avoir peur. C'est quand même leur courage. Je n'emploie pas de mot comme héroïsme ou dévouement, car chacun a son appréciation, mais le courage très certainement.

III. LE FILM

Alternance de commentaires écrits par Patrick Jeudy et de récits de témoins. Selon les uns ou les autres, les avis divergent, les perceptions sur un même sujet sont différentes.

Voix off, dialogues. Alternance de son in, hors-champ, ou musique off. Images des témoins sur fond noir, ou sur montage d'images d'archives, et images d'archives seules.

Introduction

13 mars-7 mai 1954. 55 jours. 16 km de long. 8 km de large. 3000 tués et disparus au combat. 8000 en captivité. La pire défaite de l'armée française.

L'opinion est versatile : elle ne voulait pas de cette guerre mais les images la bouleverse. Au lendemain de la chute, un ministre est pris à parti par la foule à l'Arc de Triomphe. Les hommes politiques cherchent les fautes, un coupable.

Qui est responsable de ce désastre ?

Titre ***LE RAPPORT SECRET***

07/05/54. images de bombardement. Ordre de cessez-le feu. Un lieutenant parachutiste attend des ordres sur un piton isolé.

Le témoignage débute. C'est Allaire. Le colonel Bigeard lui dit à la radio que c'est foutu. Allaire demande un ordre écrit qu'il reçoit. Le parapluie est ouvert. On va perdre donc on va passer au tribunal, on peut tous passer en jugement, on nous demandera pourquoi on s'est rendu. Les responsables...J'ai réfléchi. Si on est vivant, on l'est un peu. Le témoin avait un pistolet et a pensé à se suicider. « Je ne pourrai pas survivre à la honte ».

21/04/55 : la commission d'enquête est mise en place. Elle auditionne les commandants, les colonels et les généraux qui ont combattu à DBP. Mais les conclusions ne sont pas rendues publiques.

(A 3'30'' du film, image du document : LE RAPPORT SECRET. SECRET CONFIDENTIE, classé secret défense.)

Qui sont les véritables responsables du désastre ? Ceux qui ont ordonné les combats ou ceux qui ont obéi ?

Mis en cause :

- Le **Général Henri Navarre**, commandant en chef en Indochine

Les avis divergent : un homme intelligent, mais aussi un personnage dur, imperméable, et incompréhensible. Très fermé, très travailleur. Toute sa carrière est fondée sur le renseignement. Il ne croyait qu'à ses propres renseignements. Il est relevé de ses fonctions à son retour à Paris.

- Le **Genéral René Cogny**, Forces militaire du Tonkin

Beaucoup de prestance, assez beau. Un homme d'action, de commandement, d'autorité. Un extraordinaire chef militaire, courageux, efficace, créant l'enthousiasme. Il aimait les journalistes, ce qui n'était pas le cas de Navarre.

- **Christian de Castries**, commandant de Dien Bien Phu, élevé au rang de Général pendant la bataille. Il quittera définitivement l'armée.

Croquis de salle d'audience. Salle du Ministère des Armées. La commission entame ses travaux sous la conduite d'un Général.

- Navarre doit répondre de l'occupation de DBP
- Cogny de l'avoir mal soutenu
- De Castries de l'avoir mal défendu

(Reprise du récit. voix off et alternance de paroles de témoins)

Tout commence à l'aube du 20/11/53 par l'occupation du village de DBP par les parachutistes, dans le haut Tonkin, près du Laos, c'est là que le drame débute. La commission ouvre le dossier : Navarre a-t-il agi à sa propre initiative ou en a-t-il reçu l'ordre ?

Bigéard raconte la mission : on saute sur DBP, on est mélangé aux viets, on se bat. A 3 heures de l'après-midi, le problème est réglé.

Allaire ne se voit pas rester là : on va avoir des problèmes ; je préférerais partir.

Contrairement aux idées reçues, DBP n'est pas une cuvette mais une vaste plaine, une grande vallée. On n'était pas dominé. Mais le piège va se refermer sur ses occupants. Le film montre beaucoup de photos, de petites thaï se promenant avec leurs balancelles sur les épaules, c'était la campagne, charmante. On était les plus beaux, on chantait, on défilait, on ne voyait pas le danger.

Les soldats ne savent pas ce qu'ils font dans cette vallée. Légionnaires et parachutistes partent à la découverte des collines avoisinantes. Ce qu'ils découvrent ne semble pas effrayer le commandement. Lors de la première opération, les viets étaient derrière, et on a déjà senti qu'il y avait une certaine pression.

15/01/54. Les unités qui portaient en reconnaissance se faisaient raccompagner, ils revenaient secoués. Chaque fois qu'ils sortaient de la vallée, ils « se prenaient une branlée ».

A partir du 15/02/54, c'était vraiment l'étau. On a commencé à dire qu'il y avait quand même beaucoup de monde.

Mais pourquoi reste-t-on dans une cuvette quand on s'aperçoit que les bords sont tenus par l'ennemi ? Le rapport secret ne trouve pas grand chose à redire sur la décision du Général de Navarre de s'installer à DBP. Navarre a agi en homme responsable, dit-elle. Tout au plus regrette-t-on que le Général n'en est pas été informé. Mais pour la commission, la grande faute de Navarre, c'est de ne pas avoir évacué le camp, faute qu'il n'aurait pas commise s'il en avait été informé par le Général Cogny...

Voilà une manière de disculper le commandant en chef en faisant porter la responsabilité sur son subordonné Cogny qui, lui, affirme que ses services de renseignements avaient prévenu que le vietminh avançait à marche forcée vers DBP. Les mouvements des vietminh étaient parfaitement connus sur DBP.

La vérité est que Navarre ne croit pas dans les renseignements de Cogny qui signalent que les canons vietminh s'installent sur les collines. Conseillers soviétiques et chinois font leur apparition. Navarre ne le sait pas encore. Il est sûr qu'on allait gagner à DBP.

« Mais pourquoi s'installer là puisque, nous le savons, l'armée française va y être anéantie ? » s'interroge un acteur de la bataille. Quelles étaient les consignes données au Général en chef ? C'est la première question que pose la commission au Général Navarre. Il explique que le

gouvernement lui a demandé de protéger le Laos voisin et de trouver une sortie honorable à la guerre, qu'il choisi DBP pour barrer la route aux troupes vietminh.

L'entourage de Navarre pense que c'est une plaque tournante et que ce point de ralliement devient une forteresse où l'on va « casser du viet ». On a besoin d'une bataille victorieuse pour que vietminh comprenne qu'ils ne regagneront pas.

Quel est alors l'objectif ? Protéger le Laos ? Ou vaincre le corps d'armée vietminh pour négocier en position de force ? Navarre et Cogy ne partagent pas le même objectif, mais Cogy doit obéir à son supérieur. Alors le camp s'installe à 300 km de Hanoï, sans aucune voie terrienne pour y accéder. Un pont aérien est mis en place. Les hommes s'enterrent. Mal, car ils sont persuadés de ne pas y rester. Ils n'avaient pas suffisamment de béton, de potentiel aérien pour transporter du ciment et faire un camp solide.

Le week-end, les visites affluent car le lieu est plein de charme : journalistes, députés, militaires français et américains. Les militaires, eux, se demandent ce qu'ils font là, à 300 km du delta, « c'était sûr qu'on allait prendre une trempe ».

Navarre met en cause son adjoint Cogy, et les deux généraux se renvoient les responsabilités : lequel des deux n'a pas voulu évacuer ?

Certains disent que Cogy a voulu évacuer, mais que Navarre, à Noël, accepte le combat. Que peut-il faire d'autre à ce moment-là ? Il estime que le corps d'armée vietminh sera écrasé par l'aviation qui depuis des mois couvre les voies d'accès sur DBP.

Mais c'est un échec et les aviateurs s'expliquent devant la commission : « Quelle était votre mission ? ». « Le contrôle, contrecarrer la logistique vietminh en bombardant les itinéraires sensibles. », dit un pilote de chasse. « des routes, des dépôts de munition, des gorges, des endroits très accidentés ». Mais tout ce qui est détruit est réparé dans la nuit... Il fallait recommencer le lendemain. Quand ils leur coupaient la route, ils en reconstruisaient une autre...

Pourquoi cet échec ? N'était-il pas plus judicieux d'utiliser le maquis pour affronter cette mission ? Non, car ils profitaient de la nature pour se camoufler complètement. Le constat est accablant à la veille d'une bataille décisive :

1. l'armée de l'air ne possède pas de formation de bombardement
2. le bombardement n'a pas été organisé car il lui a manqué un chef compétent

Il est exact que les renforts demandés par Navarre lui ont été refusés, car l'effort de Paris se porte alors sur le Pacte Atlantique en Europe, et peu de militaires font le choix de l'Indochine. C'est loin, c'est impopulaire. On n'a plus rien à gagner. Des ministres ne perdent pas de vue

leur objectif : trouver une porte de sortie honorable à cette guerre. Mais la commission d'enquête doute des dispositifs français. Ont-ils menti ? Ou sont-ils aveugles ?

Ils hommes sur le terrain se rendus compte du déficit en aviation, de la vulnérabilité des pistes. Mais le briefing au PC par De Castries leur inspire confiance, et l'atmosphère semble optimiste, trop. Cogny recueille toutes ses infos, on lui demande de le dire devant Navarre.

A l'issue de sa visite à DBP, M. Pleuven ne tranche pas entre les deux hommes, et le rapport secret déplore que la situation ait paru bonne, qu'il ne semblait pas que le vietminh puisse faire des pertes décisives. La visite des politiques se termine et Navarre semble confiant : « Si on perd, ça ne sera pas de chance ».

Un témoin : Le haut commandement a cru que nous étions les plus forts et a considéré que le vietminh ne ferait pas le poids. On savait qu'ils avaient des canons, mais savaient-ils s'en servir ? et est-ce qu'ils avaient des munitions ? A force de sous-estimer l'ennemi, à la limite du mépris, on a cru jusqu'au 13/03 qu'on allait gagner la bataille de DBP. Et même les combattants retranchés dans le camp disaient « pourvu qu'ils attaquent ».

Les collines portent des noms féminins : Eliane, Huguette, Isabelle, mais c'est Béatrice et Gabrielle qui protègent la piste d'aviation. Ce sont les premiers points d'appui qui vont être détruits. En 24h, la cuvette se vide de tout civil.

Un témoin, bataillon de la légion étrangère : dans le courant de la journée du 13/03, on nous a dit « c'est pour ce soir ». C'était Béatrice qui était visée. Nous étions confiants ».

Images de bombardements

C'était épouvantable, et ça a duré 12h, jusqu'à 4h du matin, sans discontinuer. C'était quelque chose d'affreux. (...) Des dizaine de milliers de coups de canons de calibres différents. (...) la stupeur. Personne n'avait pensé que le 3^{ème} bataillon allait être bouffé en 5h.

La commission : « Général de Castries, ne pouvez-vous pas renforcer Béatrice en cours de combat ? »

De Castries : « Nous ne l'avons pas senti. Béatrice donnait l'impression de tenir jusqu'à la fin. Et renforcer, c'était se priver totalement de mes réserves. J'ai voulu contre-attaquer le lendemain mais on m'a répondu qu'étant donné la météo, il n'en était pas question. »

Au soir de la première journée, Béatrice tombe. Deux jours plus tard, le responsable de l'artillerie se suicide dans son abri. Navarre et Cogny, tous deux artilleurs, n'avaient jamais douté du dispositif français.

Les canons ennemis sont énormes, et rentrés dans des niches, très difficiles à repérer. L'aviation ne parvient pas à les détruire. De Castries partage avec tous les artilleurs la grave erreur d'avoir cru à notre supériorité de feu.

C'est un déluge d'obus, des dizaines de blessés, des hommes affolés. D'un seul coup, la guerre avait changé de caractère. Effet moral désastreux.

Le lendemain, le vietminh s'empare de Gabrielle. Aucune contre-attaque n'est mise en place. De Castries explique qu'il n'avait pas assez de troupes de réserve, et son supérieur doit s'en expliquer. Cogny a commis une faute grave, estime la commission. La reconquête de Béatrice et Gabrielle était d'une importance capitale. Il aurait dû exiger que ce soit là qu'on portât l'effort de la défense.

En fait, le rapport établit que De Castries gardait jalousement les troupes près du point central. Des nouvelles recrues sont parachutés sur le piton, mais c'est une mort annoncée. Un médecin annonce que ce bataillon n'est pas opérationnel, mais la contre-attaque est prévue. L'ordre de repli est trop tardif, les hommes sont poursuivis par les viets. Ils ont combattu car on leur en avait donné l'ordre, mais c'était incohérent, ce que souligne la commission. De Castries affirme qu'il aurait été impossible de se maintenir sur Gabrielle. Alors pourquoi préparer toutes ces contre-attaques ?

A Hanoï, Navarre annonce à sa hiérarchie que la situation est grave, anticipant la chute du camp. Il est suggéré que le gouvernement explique à la presse que la perte de DBP est un revers mais pas un désastre. Ce n'est même pas une défaite. L'Indochine manque de soldats, le camp manque de combattants. Hanoï hésite à larguer des renforts mais Cogny décide enfin l'envoi de son joker : le bataillon Bigeard.

Ce sont des parachutistes qui avaient presque deux ans de séjour, habitués à sauter dans des endroits stratégiques, vraiment des professionnels. Ils sautent espacés en une journée, à 6 km au sud de DBP. Le bataillon est chargé de détruire les canons ennemis. L'assaut dure une journée : 90 blessés, 600 viets tués. Bigeard vient d'arriver et les choses changent. Mais ce sont des actes de bravoure qui ne dissimulent pas les fautes du commandement.

L'étude de la bataille montre que la perte de Béatrice et de Gabrielle a eu pour conséquence de priver le camp du terrain d'aviation.

28/03/54. Le dernier bataillon se pose sur DBP. Geneviève de Gallard est à bord, l'avion est touché, la nuit est sombre, la météo très mauvaise, le pilote réussit à se poser au 3^{ème} essai mais il est impossible de repartir car l'extrémité de la piste est aux mains des vietminh.

Les blessés affluent, les morts restent sans sépulture. Quelques mois plus tard à Paris, De Castries se justifie : « J'ai senti que nous ne pourrions plus tenir très longtemps à partir du moment où le ravitaillement était devenu impossible. »

A la veille de la grande attaque, un rapport affirme que les forces d'aviation sont suffisantes pour faire face à la situation. Que les aviateurs arrêteront les canons, qu'ils lanceront du napalm et qu'il n'y aura plus de problème. Une erreur manifeste ! Par tous les temps, sans radar pour les guider, sous le feu constant des tirs ennemis, les avions n'ont souvent que quelques minutes d'autonomie pour larguer bombes et napalm. Ils ne voient pas ce qu'ils bombardent. Ils visent l'artillerie mais comme les troupes vietminh attaquaient de nuit, l'aviation ne peut pas intervenir, seulement l'artillerie française.

La commission regrette que moins de 70 appareils aient été engagés dans la bataille et demande au Général Cogny si l'on ne pouvait pas faire plus, s'il avait demandé un supplément de renfort aérien. « Oui, mais il n'était pas disponible, voilà ce qui m'a été opposé. »

30/03. Après quelques jours d'accalmie, le vietminh lance une attaque sur les 5 collines de Dominique, Eliane et Hugnette. C'est le début de l'assaut final viet., l'intention d'enlever toutes les collines. Combats très durs. Jour et nuit du 30 mars au 4 avril. La question est de savoir quel est celui qui a le plus de pertes et qui résistera le mieux. On entend des cris et des explosions de tous les côtés, des armes automatiques, des éclats d'obus. Un fracas. Un déluge de feu. On n'y voit pas à 10m. Fumée, poussière, boue, bruit. Des morts partout. Les viets se sont arrêtés à 3m des positions qui n'ont pas été lâchées.

Un rapport écrit : « La bataille a procuré la gloire aux combattants du camp retranché mais elle a cependant coûté la destruction de 17 bataillons ». Les tranchées étaient remplies de cadavres, on sentait l'odeur de la putréfaction. Un médecin témoigne avec douleur : il était obligé de choisir ceux qu'ils allaient soigner et ceux qu'il allait laisser mourir. « Ça me poursuivra jusqu'à la mort ».

Cogny rappelle de la façon la plus formelle qu'il ne s'est pas plié à la décision du Général de Navarre mais qu'il s'est incliné à la décision stratégique. Il indispose les membres de la commission en mettant en cause son supérieur hiérarchique, car dans l'armée, ça ne se fait pas.

Cogny aurait-il dû démissionner ? Pas dans une bataille. Il faut obéir à la hiérarchie, donc à Navarre. Le rôle des politiques était de trancher, ce que le gouvernement ne fait pas.

Pendant l'été 55, la commission d'enquête s'est acharnée sur le Général Cogny : auditions à répétitions, rapports d'explications, questions complémentaires :

- sur la perte du terrain d'aviation
- sur la poursuite des parachutages alors que l'on n'avait pas d'espoir de reprendre les postes

La mission était de durer, mais qu'espérait-on en durant ?

10/04. Une autre décision saute. A Hanoï, tout le monde sait que c'est fichu., que DBP, c'est une question d'heures. Les hommes qui sont partis combattre se disent qu'ils ne reviendront pas avec une médaille mais avec une croix de bois. Beaucoup de bruit, sol qui bouge, qui s'allume. Arrivée au sol, KO. Visions fantasmagoriques.

La saison des pluies s'installe. Cadavres vietminh empilés. Mouches, asticots, rats. Toutes les horreurs possibles. Vie épouvantable. Les colis parachutés tombent dans les lignes ennemies. Rations, puis ½ rations, puis rations de secours, puis rations de détresse. Un bataillon sur Huguette ne peut plus être ravitaillé. On donne l'assaut pour qu'ils rentrent à DBP, la moitié des combattants (100 hommes) est tuée avant de se retrancher au camp. A Hanoï, la querelle entre les généraux est connue de tous. Navarre semble décidé à demander un cessez le feu pour les combattants, mais le gouvernement s'y oppose. Des contacts secrets ont cependant été entamés. On est en droit de se demander si tout a été mis en œuvre pour sauver le camp.

Devant la commission, Cogny révèle que Navarre a tardé à parachuter une équipe de secours pour aider DBP.

22/04. Cogny insiste pour l'opération Condor. Navarre se décide enfin : le 27/04

30/04. Le capitaine Sassy et ses hommes partent dans la jungle pour permettre une trouée. Il faut être plus léger que l'ennemi, et le surprendre. L'idée est d'attaquer tout ce qui est logistique, mettre la pagaille dans les rangs viets. Cogny sera rendu responsable de cette opération trop tardive. Seule l'intervention d'une aviation très puissante aurait pu sauver cette base.

Dans le camp de DBP, personne ne sait que l'Amérique envisage une intervention directe sur les collines, mais anglais et américains se rendent à l'évidence : le risque de provoquer la Chine serait trop sérieux, alors l'aviation française intensifie son action, seule.

De Castries est réservé, ne parle que très peu sur le camp. Klotz, affecté au PC, parle de gens pessimistes, qui étaient alors « sur la touche ». La commission dira de lui : « Ce n'a pas été un chef vigoureux, imaginatif et manœuvrier ».

A-t-il assuré son commandement jusqu'à la fin ? Il est nommé Général le 14/04, mais c'est la division Bigerad qui semble gérer les opérations militaires sur le terrain.

C'est la fin, les munitions manquent, ou tombent chez l'ennemi. Il n'y a plus de parachute, donc impossible de ravitailler.

Il aura fallu 55 jours de combat pour qu'un gouvernement divisé accepte d'entamer la négociation qu'il voulait déjà depuis des mois.

La pression est très forte, l'Indochine était très impopulaire. Une sale guerre. La négociation est apparue comme une porte de sortie. Mais sortir bien. Il fallait donc durer, durer jusqu'à l'ouverture de la Conférence de Genève. Et tout cela pour rien. Des volontaires se proposent chaque jour pour sauter sur le camp., ils sont largués de nuit sur le point d'appui de DBP, mais parfois aussi sur les barbelés, parfois chez les viets. C'était des pertes supplémentaires et ça ne servait à rien. C'est criminel. Les hommes sont abattus, hagards, choqués, sans force. « J'ai vu de grands garçons de 1m80 sans réflexe, comme des vieillards de 70 ans. Un truc atroce. Pas une blessure. Les morts sans cause. »

De la vie et de la mort des combattants de DBP, le rapport secret ne fait aucune mention.

Bigéard et quelques lieutenants rassurent les médecins dépassés, les hommes : on s'en sortira.

La camp se réduit inexorablement.

La commission : - Général de Castries, si la mission n'a pas été remplie, c'est qu'on ne pouvait pas la remplir ?

- Non, on ne le pouvait pas.
- Donc, la conclusion, c'est qu'on vous a donné une mission inexécutable ?

07/05. Alors que s'est ouverte la conférence de Genève, le camp abdique.

« C'était foutu, on n'avait plus de munitions, on était au bout du rouleau. On était dans les abris. Les viets sont arrivés : « Sortez ! sortez ! » ».

Le cessez le feu est arrivé tout seul, faute de combattants. D'un seul coup, cela a été le silence absolu.

« Ce qui est surprenant, ce n'est pas qu'on soit tombé le 07 mai, c'est qu'on ait duré si longtemps ».

Le gouvernement Laniel tombera sur la question indochinoise. C'est Pierre Mendès France qui mènera les négociations.

Le 03/12/55, la commission clôt ses investigations et rend ses conclusions. Elle établit les responsabilités de chacun et préconise des sanctions.

- De Castries : accusé d'avoir manqué d'initiatives et de ne pas avoir réparé les omissions de son supérieur, le Général Cogny. Il quitte l'armée après la bataille et ne reparlera jamais de DBP.
- Cogny : la commission stigmatise son égocentrisme et ses faiblesses de caractère. Il a mis en cause la stratégie du Général Navarre alors qu'il était tenu d'exécuter les ordres de son chef. Il est jugé coupable d'avoir désavoué son supérieur un supérieur et pour cela la commission lui a réservé toute sa sévérité. Il est pourtant maintenu à son poste et poursuivra une brillante carrière dans l'armée française.
- Navarre : la commission estime avec bienveillance qu'il a déjà été assez sanctionné pour son éloignement du théâtre indochinois.

FIN.

IV. Qu'est-ce qu'un documentaire ?

Je ne vais pas proposer ici un cours sur le documentaire, mais quelques courtes réflexions dans la mesure où le documentaire de Patrick Jeudy a un format TV, 58mn.

On pourrait opposer TV et documentaire de la façon suivante :

La télévision : voilà comment est le monde.

Documentaire : voilà comment je vois le monde.

La question fondamentale qui doit rester à l'esprit étant : Qu'est-ce que je veux dire ?

Tout est affaire de choix. Il faut poser l'intention, choisir un descriptif, choisir un filet de pêche et pas un autre, sinon c'est une autre récolte.

Sur la base d'un réel vaste et infini, le documentariste décide de voir ce qui l'intéresse : la nature, un son, une communauté. Tout est question de sélection, de cadrage du dispositif afin de ne pas se perdre dans les images. Il faut penser à l'avance, et ne regarder que ce qui est choisi. Il est bien là question de point de vue.

Après la prise d'images et de sons en temps réel, le montage se pose comme redéploiement du temps.

Dans le film de Patrick Jeudy, le spectateur est face à des images d'archives, des documents réels, des témoignages de l'histoire. Le montage donne un sens à un commentaire assumé,

réellement éclairant sur une bataille qui se dévoile sous un nouveau jour. Il est difficile de ne pas entendre le point de vue du réalisateur à travers les questions qu'il pose. Et si son intention première était de donner à voir et à entendre ce rapport et les acteurs de la bataille, il n'en reste pas moins un questionnement très personnel sur la responsabilité des hauts fonctionnaires des armées dans une situation de guerre.

Il me semble pertinent de faire le lien avec la fiction de Kubrick, *Les Sentiers de la Gloire*.

Conseil pour la classe passeport : travailler le documentaire de Patrick Jeudy avant de voir *La 317^{ème} section*, de Schoenderffer. La mise en scène de la bataille de DBP prend ainsi une toute autre dimension, de même que le destin des combattants.

Virginie Courrèges